

Comment la recherche sur le climat retarde... l'action climatique

Tribune Les sciences universitaires privilégient le développement de nouvelles technologies au détriment de solutions concrètes contre le réchauffement de la planète, déplore l'ex-professeure en océanographie Véronique Carignan

En 2023, j'ai quitté un poste prometteur de professeur en océanographie à l'université du Rhode Island, quand j'ai compris que les sciences universitaires étaient non seulement inefficaces face aux changements climatiques, mais aussi qu'elles pouvaient aussi contribuer à retarder l'action climatique.

Travailler comme océanographe était passionnant – des semaines en mer sur de grands navires de recherche, avec des outils et des robots pour examiner les confins de notre planète. Toutes ces expéditions ont été réalisées dans l'espoir de contribuer au vaste domaine des sciences océaniques qui vont de pair avec la compréhension du climat.

Comme la plupart de mes collègues océanographes, j'étais motivée pour devenir professeur afin d'aider à atténuer la crise climatique. Cependant, aussi idéalistes que sont la plupart des scientifiques universitaires, ils ne peuvent échapper à leurs institutions de plus en plus orientées vers les ressources privées. Les sciences universitaires sont tiraillées, d'un côté, par la volonté d'agir sur le réchauffement climatique et, de l'autre, par le besoin d'obtenir des fonds pour la recherche. Les chercheurs ont développé la science des changements climatiques au détriment de la recherche de solutions.

Pour recevoir des fonds, ils vendent des idées à des financeurs : gouvernements, partenaires industriels ou organismes philanthropiques. Les scientifiques doivent rendre ces idées acceptables pour la société. Une excellente façon de le faire est d'inscrire la science dans l'évolution de notre climat.

Mais cela devient problématique assez rapidement. D'abord, la recherche universitaire stagne en raison de sa dépendance envers les subventions publiques, dont l'orientation est à la merci d'organismes gouvernementaux qui abritent souvent des climatosceptiques. Ensuite, les idées clinquantes, riches sur le plan technologique et qui promettent des solutions rapides, sont souvent financées au détriment de projets qui ont des répercussions locales ou qui reposent sur des enjeux à plus long terme.

L'expression « technosolutionnisme » a été utilisée pour décrire ce type de recherche, où l'on mise sur de futures innovations qui pourraient réduire les émissions, plutôt que de répondre à l'urgence climatique. Le solutionnisme technologique est souvent privilégié par les start-up ou les investisseurs en capital-risque. Ce mouvement dangereux reconnaît la réalité du réchauffement climatique mais retarde la prise de décision et bloque, de fait, l'action sur le climat.

Lorsque j'étais professeure, j'ai constaté que la plupart de mes confrères et consœurs se concentraient sur le développement de la technologie et sur les grands voyages océanographiques, plutôt que sur des initiatives visant notre communauté et notre environnement locaux. Par exemple, mon département universitaire, aux Etats-Unis, a commencé en mars la construction d'un laboratoire de robotique de plusieurs millions de dollars pour étudier l'océan. Avec pour objectif de trouver une nouvelle technologie afin de lutter contre les changements climatiques. Pourtant, aucun partenariat n'a été noué avec une école ou une autorité locale. Bref, il n'existe aucun lien entre la production de connaissances et le partage de celles-ci.

Alors, comment faire pour que ces ressources financières consacrées au climat soient mieux utilisées ?

Pour ne serait-ce que commencer à s'attaquer sérieusement aux changements climatiques, nous devons trouver comment modifier la société, dans un temps très court. Si les objectifs de réduction de 40 % de nos émissions brutes de gaz à effet de serre (par rapport à 1990) ne sont pas atteints d'ici à 2030, les températures augmenteront et causeront des dommages irréparables à la planète. Alors que la demande mondiale d'énergie fossile continue d'augmenter, et malgré les progrès des énergies renouvelables, un changement d'attitude est plus important que le développement de nouvelles technologies pour faire face aux changements climatiques.

Une étude de 2020 a révélé qu'entre 1990 et 2018 seulement 0,12 % de l'ensemble du financement de la recherche sur le climat a été consacré aux sciences sociales. On peut parler d'un détournement massif de fonds, étant donné l'importance de changer les habitudes humaines pour atténuer le changement climatique.

Il est temps, pour les scientifiques universitaires, de revoir leurs priorités : se servir de leur inestimable compréhension de l'urgence climatique ainsi que cesser d'utiliser la science du climat pour décrocher des financements. Et concentrer leurs efforts sur la modification des attitudes et des normes, en collaboration avec les chercheurs en sciences sociales.

Comme l'a dit Jim Skea, président du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, « *les changements climatiques sont le résultat de plus d'un siècle d'utilisation non durable de l'énergie et des terres, de modes de vie et de modes de consommation et de production* ». Ce sont ces choses que nous devons changer, bien plus que nous n'avons besoin de robots autonomes au fond de l'océan.

Note(s) :

¶ Véronique Carignan, ex-professeure d'océanographie, conseillère scientifique en restauration écologique